

« Un impossible non négatif »

Yannick FRANÇOIS

« (...) la méthode psychanalytique devient paradoxalement moins sûre quand l'objet ne s'offre plus, de lui-même, comme un texte exigeant l'interprétation, mais au contraire manifeste un sens plein, cohérent. »

J.-B. Pontalis, *L'utopie freudienne*, in l'ARC, n° 34, p. 5.

Au début de l'été 2000, à La Sorbonne, Jacques Derrida clôt les *États Généraux de la Psychanalyse* par une réflexion sur les enjeux contemporains de la psychanalyse. Ainsi qu'il l'annonce, Derrida avance « sans alibi », sans légitimité autre que sa tentative de défaire son propre discours de ses effets de *souveraineté*. Une tâche impossible, un projet en forme d'aporie. Invité à ce moment conclusif d'une assemblée éphémère qui attend sans doute des résolutions, des propositions, une direction, Derrida retourne l'interrogation pour en chercher l'envers, la trajectoire, les fondements. La véritable question à poser, celle qui pour lui précède toutes les autres, concerne le pouvoir de la psychanalyse, ou plutôt dans le vocabulaire de Derrida ses relations à la *souveraineté*.

Aux motifs de la puissance et de la souveraineté répond en miroir celui de la résistance, dans son double sens psychanalytique et politique. Qui ou quoi résiste à qui ou à quoi ? Où situer le point de franchissement entre puissance et résistance ? L'exercice n'est pas vain si l'on accepte que cet objet si pénible à saisir concerne à ses confins la cruauté et la toute-puissance : « Ma question sera plutôt [...] : y a-t-il, pour la pensée psychanalytique à venir, un autre au-delà, si je puis dire, un au-delà qui se tient au-delà de ces *possibles* que sont encore *et* les principes de plaisir et de réalité *et* les pulsions de mort ou de maîtrise souveraine qui semblent s'exercer partout où de la cruauté s'annonce ? »¹. La psychanalyse ne pourrait affronter la souveraineté, et la toute-puissance qui l'accompagne quand elle s'exerce sans limite, qu'à la condition préalable d'avoir élaboré sa propre relation à la souveraineté. L'adresse de Derrida est d'autant plus pressante qu'il confère à la psychanalyse la responsabilité d'être le seul discours en situation de démonter la souveraineté dans les domaines éthiques, juridiques et politiques. Un « être-dans-le-monde » de la psychanalyse qui en serait à la fois la réalisation et la condition.

Le propos de Derrida pourrait paraître abstrait et distancié s'il ne donnait suite à une question qui traverse la psychanalyse et la confronte à ses limites lorsqu'il est question de toute-puissance, de cruauté et de haine. Alors que la première guerre mondiale avait commencé de miner le principe de civilisation, Freud, en 1915, en vient à affirmer la présence première de la haine : « La haine, en tant que relation à l'objet, est plus ancienne que l'amour ; elle prend source dans la récusation, aux primes origines, du monde extérieur dispensateur de stimulus, récusation émanant du moi narcissique »². La même année, dans ses *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort*, il affermit son propos par un jugement amer sur la nature humaine : « [...] car

¹ J. Derrida, *Etats d'âme de la psychanalyse*, Galilée, 2000, p. 14, *souligné par l'auteur*.

² S. Freud, *Pulsions et destins des pulsions (1915)*, in *Métapsychologie*, folio-essais, 1986, p. 42.

notre conscience, loin d'être le juge implacable dont parlent les moralistes, est, par ses origines, de l'« angoisse sociale », et rien de plus. Là où le blâme de la part de la collectivité vient à manquer, la compression des mauvais instincts cesse, et les hommes se livrent à des actes de cruauté, de perfidie, de trahison et de brutalité, qu'on aurait crus impossibles, à en juger uniquement par leur niveau de culture. »³. Plus tard, en 1933, dans sa lettre à Einstein qui l'interrogeait sur la guerre, Freud lui déclare que seule la violence est en mesure de fonder l'exercice du droit. *Recht und Gewalt*, droit et puissance (violence ?), forment un couple à jamais inséparable : « C'est une erreur d'appréciation que de ne pas considérer que le droit n'était à l'origine que violence à l'état brut, et qu'il ne peut de nos jours non plus se passer du soutien de la violence »⁴.

Lorsqu'en juillet 2000 Jacques Derrida reprend le cours de la pensée freudienne, il veut en éprouver les limites, en interroger la radicalité et lui chercher un « au-delà », un point de fuite. En soutenant que la psychanalyse échoue encore à dénouer les fils entrelacés de la cruauté, de la puissance et de la violence sans recours, Derrida tente d'approcher un point aveugle, un impensé dont la psychanalyse devrait s'emparer à ce moment de son histoire : « La cruauté résiste, la souveraineté résiste. L'une et l'autre, l'une comme l'autre, elles résistent à la psychanalyse, sans doute, mais comme la psychanalyse aussi leur résiste, au sens justement le plus équivoque de ce mot. »⁵. Il s'agit pour lui d'arpenter les frontières de la « raison psychanalytique » lorsqu'elle doit affronter ce qui les excède toutes, quand l'absolue souveraineté d'un homme s'exerce sur un autre. La psychanalyse que Derrida interpelle dans ses (ces) *États Généraux*, serait seule aujourd'hui en situation de générer les outils d'une résistance politique : « La psychanalyse, selon moi, n'a pas encore entrepris, et donc encore moins réussi à penser, à

³ S. Freud, *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort (1915)*, in *Essais de psychanalyse*, petite bibliothèque payot, 1977, p. 241.

⁴ S. Freud, *Pourquoi la guerre ? (1933)*, in *Résultats, idées, problèmes*, II, PUF, 1985, p. 209.

⁵ J. Derrida, *op. cit.*, p. 16.

pénétrer et à changer les axiomes de l'éthique, du juridique et du politique, notamment en ces lieux séismiques où tremble le phantasme théologique de la souveraineté et où se produisent les événements géopolitiques les plus traumatiques, disons les plus cruels de ce temps. »⁶

*

Freud a laissé bien peu d'espoirs au clinicien face à la toute-puissance et à la haine qui l'accompagne. La toute-puissance se déploierait dans le crépuscule de la raison, quand se dessinent les ombres de la pulsion de mort, de la cruauté, de la violence radicale, quand le psychanalyste reste sans voix. L'apport majeur de Derrida ne consiste pas à réfuter la difficulté mais à la poser comme une limite à laquelle le clinicien doit justement se confronter. Derrida, pour qui les enjeux politiques et cliniques de la psychanalyse sont indissociables, convie le thérapeute à « déconstruire » son discours s'il veut en affronter les confins, singulièrement dans ses rapports avec la souveraineté. Il l'invite à aller jusqu'à ce point de butée de la pensée où les outils ordinaires de la raison, ceux de l'adulte « normopathe », ont à se prendre eux-mêmes comme objet d'analyse. Un défi éminemment contemporain lorsque la psychopathologie se débat avec les « limites de l'analysable »⁷, qu'il soit question du très jeune enfant, de l'adolescent ou des états-limites. Des situations limites du point de vue de la psychanalyse qui ont en commun de se jouer du principe de contradiction, autrement dit de se confronter aux limites, pour éventuellement s'en affranchir, par le détour du paradoxe.

Ainsi au cours du développement, la toute-puissance, ou son équivalent l'omnipotence, participe à la construction de l'humain plutôt (aussi bien qu'à son échec) qu'à sa perte. Quand le nourrisson édifie les prémisses d'une position subjective, il lui faut pour un temps être au centre du monde et croire

⁶ *Ibid.*, p. 21.

⁷ *Aux limites de l'analysable*, Nouvelle Revue de Psychanalyse, n°10, 1974.

tenir en son pouvoir tout ce et tous ceux dont il dépend. À défaut de cette illusion il est jeté dans un désordre d'émotions et de sensations rendant précaire toute position subjective. L'accès à la symbolisation impose la voie paradoxale de la croyance en la toute-puissance de la pensée. Avant que les castrations ne viennent imposer leur défilé nécessaire, avant que l'objet ne s'efface derrière le symbole, il faut que l'on ait cru en sa pleine densité et en l'absolue maîtrise qu'on exerce sur lui.

La clinique des névroses, celle des psychoses bien plus encore, nous rappellent que les fantasmes de toute-puissance ne peuvent jamais être (ne sont jamais) totalement abandonnés, qu'ils restent même constitutifs de toutes positions subjectives, si surdéterminées soient-elles par le déni ou la forclusion des castrations symboliques. La psychopathologie de ce qui doit être entendu comme des positions de survie, ne fait que souligner en quoi le fantasme de toute-puissance a participé dans le développement, et participe encore, de la vitalité du désir. Pas de délire sans lui, pas plus que de symptômes ; mais pas de rêves non plus, pas plus que de création ni d'invention.

L'abandon des positions d'omnipotence infantile laisse des restes, des traces, dont témoignent à l'évidence le travail du rêve, mais aussi celui de la sublimation. Chacune des étapes critiques de la vie ranime la dialectique symboligène entre toute-puissance et castration (Loi et Désir). L'épreuve traversée peut venir à chaque fois altérer un sentiment de toute-puissance resté latent, atteignant le sujet quand la blessure est vécue dans le registre narcissique ou conféré à l'objet quand s'ouvre un deuil pathologique. Mais à chaque fois aussi, tout se passe comme si une issue créative n'était possible que grâce à la relance partielle ou sectorielle de l'omnipotence infantile. Pour réparer l'atteinte narcissique ou se défaire enfin de l'objet qui a fait défaut, il est paradoxalement nécessaire que la pensée restaure un peu de sa toute-puissance perdue. La création artistique offre le meilleur exemple de la nécessité (et de la possibilité) pour quelques-uns d'établir dans ses frontières

un monde où tout serait possible afin simplement de rendre vivable celui que tous partagent.

*

Une de ces étapes critiques au destin incertain est celle de l'adolescence, lorsque la défaite du fantasme d'omnipotence parentale produit en retour l'exacerbation de celui d'être redevenu soi-même tout-puissant. La destitution des effigies du *patrem omnipotentem*, quelles qu'en aient été les modes réels [modalités réelles], suscite l'effroi de la confrontation à la fragilité des limites. Parfois l'adolescence relève d'un *putsch* qui vise à se saisir des attributs de la puissance conférée jusque-là aux aînés, suscitant alors une fragile exaltation maniaque ; plus fréquemment l'adolescence génère cet éprouvé de perte qui conduit si souvent aujourd'hui à rapprocher l'adolescence de la dépression. Quand le groupe n'inscrit plus dans la culture l'illusion d'un père omnipotent et d'une mère omnisciente, l'individu est exposé à éprouver dans une plus grande solitude la violence des conflits entre ses aspirations pulsionnelles et les limitations à leur opposer. Le retour en arrière serait par ailleurs un non-sens et ne résoudrait rien, contrairement à ce qu'affirment les (aux) appels insistants à une hypothétique restauration d'un ordre patriarcal. La toute-puissance attendue (fantasmée) par l'adolescent n'est pas seulement le fruit de la « destitution des pères », elle relève aussi de l'espoir qu'elle pourra pacifier la confusion des corps et des pulsions. La folie anorexique en donne un exemple : en réfutant la sexualisation du corps, la pensée anorexique en vient à s'aliéner à l'illusion de sa toute-puissance jusqu'à nier la matérialité du corps sexué.

Quoi qu'il en soit de l'état d'une société, l'adolescence contient la possibilité de l'*ubris*, de la démesure et de l'excès. Tentative, éphémère et omnipotente, de répondre à l'angoisse suscitée par *l'autre* et la mort. Tentative

aussi de s'affranchir des limites qu'elle impose aux fantasmes de toute-puissance.

L'altérité surgit à l'adolescence comme un événement. La toute-puissance des figures parentales la tenaient jusque-là à distance, leur affaiblissement expose aux dangers de la rencontre. Qui va-t-on trouver à la croisée des chemins ? Ami, ennemi ou pourquoi pas un père ou un frère que l'on ne reconnaîtrait pas ? Quel âge avait Œdipe quand il tua Laïos au carrefour de Delphes ? On l'imagine volontiers en jeune homme au seuil de la maturité, adolescent dirait-on aujourd'hui. Trop près ou trop loin, telle est l'alternative donnée à *l'autre* à l'adolescence, deux façons d'en dénier la nécessité subjective. Trop près, l'autre est un *alter ego*, il me ressemble au point de rendre insupportable toute différence. Trop loin, c'est un étranger dont l'altérité doit être refusée, et même réduite, écrasée : au mieux en effigie — les jeux vidéos se donnent justement comme *réalité virtuelle* —, au pire en réalité si les moyens d'une toute-puissance en actes sont à portée de main. Une éventualité devenue de moins en moins improbable quand on ne s'interdit plus de jeter des enfants dans la guerre : « Tenter de réduire l'autre en le rendant étranger, inassimilable, c'est dénier sa propre division psychique, en essayant de réduire les effets du multiple au sein de l'in-dividu, par une spirale de l'horreur et, paradoxalement, dans une aliénation incessante. C'est une automutilation par personne interposée engageant l'individu dans la voie de la *férocity*, à distance du rivage de la fraternité sociale fondée sur la dette et la culpabilité. »⁸

Il n'y a rien d'étonnant à ce que la question de l'altérité en vienne à côtoyer cette autre source d'angoisse de l'adolescent qui est celle de la mort. Les jeux dangereux de nombreux adolescents ne sont pas simplement à ranger du côté de la méconnaissance de l'inéluctabilité de leur propre mort. Ils deviennent inévitables lorsque la mise en cause de la loi, de ses représentants, ne peut que délier les pulsions de mort. L'ordre symbolique ordonne aussi bien

⁸ R. Gori, *L'humain ou le néant*, in *Pourquoi la violence des adolescents ?* Erès, 2001, p 13.

la place et le statut de l'autre que l'inscription des pulsions de mort au côté du désir. L'insistance des idées suicidaires à l'adolescence, la multiplication des conduites à risque, la tentation toxicomaniaque, autant de traits à prendre comme les indices d'un questionnement moral plutôt qu'au titre de symptômes d'une dépressivité adolescente. Autant d'occasion de chuter dans l'*ubris* quand les exigences de la raison et de la morale ont perdu la toute-puissance qui leur venait des adultes.

Face à de tels enjeux, l'adolescence devient une étape déterminante de la construction d'une éthique ou, pour le dire autrement et lui donner toute sa gravité, comme un moment clé d'une interrogation axiologique. L'adolescent doit accomplir un travail de symbolisation immense sur fond de perte imaginaire de ceux qui en étaient les premiers vecteurs. Même, et peut-être surtout, quand un adolescent semble dans la réalisation de sa toute-puissance en transgressant la loi, ce n'est pas à coup sûr l'impératif symbolique qu'il refuse mais le fait que les adultes en soient les auteurs et les propriétaires, du moins le croit-il. Sa prise de pouvoir est à la hauteur de la puissance d'intimidation qu'il attribue à la loi des aînés. À vrai dire le malentendu est presque inévitable du fait de l'ambiguïté foncière de l'instance surmoïque : elle méconnaît les frontières entre la répression au service de l'humanisation et la cruauté morale qu'elle alimente parfois sans limite — autre avatar de la toute-puissance quand elle se donne le moi comme objet. Il s'agit pour l'adolescent de retrouver les voies de la symbolisation humanisante empruntées dans l'enfance et qu'il doit maintenant incarner et transmettre pour se frayer un chemin qui soit ni tout à fait le même ni tout à fait un autre.

La figure de l'adolescent révolutionnaire a longtemps incarné cette exigence éthique sans-limite dans l'espace social. Elle a quasiment disparu de nos mythologies contemporaines — peut-être par absorption dans la psychiatrisation des conduites « antisociales ». Il reste la nostalgie de « 68 » et du trouble attaché à une époque où l'on proclamait qu'il était « interdit d'interdire », oxymore moins gratuit qu'il paraît. La révolte des adolescents

d'alors a trouvé une part de son efficacité dans une éphémère toute-puissance qui transcendait les paradoxes : l'exigence morale, le projet révolutionnaire, visaient précisément l'ordre moral en cours en le soumettant aux mêmes règles que celles qu'il affirmait défendre. Il s'agissait pour de nombreux adolescents, plus ou moins clairement, de la mise en scène d'une problématique axiologique devenue d'autant plus vive que les pères omnipotents avaient perdu de leur aura. L'illusion partagée d'être tout-puissant convenait alors aux circonstances et démontrait, à l'échelle collective, qu'elle était tout à la fois nécessaire aux ruptures culturelles et éthiques, et par nature temporaire (transitoire).

*

Freud a posé la toute-puissance dans un impossible rapport à la loi hors son contrôle par l'exercice d'une violence d'un degré supérieur. Pourtant la lecture attentive de la réponse de Freud à Einstein tempère le pessimisme qu'il semble revendiquer : « La violence est brisée par la réunion, la force des membres de cette union représente désormais le droit par opposition à la violence d'un seul. Nous voyons que le droit est la force d'une communauté. [...] Mais afin que cette transition de la violence au nouveau droit s'accomplisse, une condition psychologique doit être remplie. Cette réunion à plusieurs doit être stable et durable. [...] Par là, à mon sens, l'essentiel est déjà posé : *la victoire remportée sur la violence par le transfert du pouvoir à une plus vaste unité dont la cohésion est maintenue par les liens affectifs entre ses membres.* »⁹ Freud avait déjà ajouté dans ses *Considérations* de 1915 des remarques du même ordre : « Par l'adjonction d'éléments *érotiques*, les penchants égoïstes se transforment en penchants *sociaux*. »¹⁰

L'approche de l'adolescence sous l'angle d'une crise morale, d'une crise de la morale quand elle en vient à affecter le corps social, en d'autres

⁹ *op. cit.*, p. 205-206, *souligné par nous*.

¹⁰ *op. cit.*, p. 244, *souligné par l'auteur*.

termes en tant qu'étape fondatrice des rapports de l'adulte à la loi, est un élément à ajouter à la problématique ouverte par Freud. Certes la toute-puissance est à l'œuvre, certes l'adolescence porte en elle les germes de la négation de l'autre et de la cruauté, mais cette toute-puissance illusoire lui permet de surmonter une situation paradoxale. L'adolescence offre au sujet la possibilité de lier éros et toute-puissance dans un autre destin que sadique, de transformer « les penchants égoïstes » de l'homme en « penchants sociaux ».

Conférer un statut paradoxal à la toute-puissance en posant qu'elle participe à l'issue créative de certaines crises psychiques, en particulier celle de l'adolescence, revient à l'indexer d'un principe d'incertitude. Contrairement à ce qu'annonce sa définition, la toute-puissance n'est pas « toute ». Elle porte en son sein un reste d'hésitation, de tremblement avant le coup fatal.

C'est à cette sorte d'indétermination que Jacques Derrida en appelle comme condition de la rupture avec cette expansion de la souveraineté et de la toute-puissance que la psychanalyse aurait, selon lui, le devoir d'affronter. À cet objet au « sens plein, cohérent »¹¹, il ne serait possible de répondre que par une forme paradoxale de non-savoir assumé et revendiqué, par une forme d'absolue disponibilité à l'événement, à l'imprévu, au surgissement incontrôlable : « Or j'affirmerai qu'il y a, [...] un inconditionnel sans souveraineté, et donc sans cruauté, chose sans doute fort difficile à penser. [...] »

Cette affirmation originaire de l'au-delà de l'au-delà se donne à partir de nombreuses figures de l'inconditionnel impossible. J'en ai étudié quelques-unes ailleurs : l'hospitalité, le don, le pardon — et d'abord l'imprévisibilité, le « peut-être », le « et si » de l'événement, la venue et l'advenue de l'autre en général, son arrivance. Leur possibilité s'annonce toujours comme *l'expérience d'un im-possible non négatif.* »¹²

Yannick François.

¹¹ « [...] quand l'objet ne s'offre plus, de lui-même, comme un texte exigeant l'interprétation, mais au contraire manifeste un sens plein, cohérent. », J.-B. Pontalis, *citation en exerque*.

¹² *ibid.*, p. 82-83, *souligné par nous*.